

Maureen LAURENS

De pluie en soleil

Fanette

Dédicace

Au présent et à l'avenir de Florian, Wilson
et chaque enfant du Monde qui mérite la Paix, en héritage

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1584 - 3

© Maureen LAURENS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

1 – Pluie sur les rails

(* : Voir lexique en fin de texte)

Sombre dimanche, que ce 1^{er} septembre 1963 !

- Vexé, Saint-Brieuc pleurniche à cause d'un ciel racontant une fois de plus que la Bretagne est pluvieuse.

- Reniflant, Antoinette lèche les larmes inondant ses lèvres. Elle se sent seule, abandonnée devant son bol de café au lait qui refroidit. La miche de 6 livres la nargue, énorme aussi imposante que la livre de beurre salé, moulé par la Mère le Gwen.

- A 20 kilomètres de là, réfugiée sous le préau du quai, Eloïse Marec serre son sac de tapisserie noire brodée de feuilles de lierre grises et blanches. L'imposant parapluie noir pendu à son bras goutte sur le bas de sa jupe longue et flasque. Opinant d'un triste chef, elle approuve ses propres pensées. Solitaire.

Sa petite coiffe de tulle blanc branle si fort que les deux couettes fouettent l'air, rendant comique sa tristesse un tantinet ostensible :

« Dame ! C'est qu'on ne rit pas en public quand on est une femme bien. »

Avoir l'air heureux, ça ne fait pas sérieux. Seules les gourgandines rient n'importe où, n'importe quand mais rester silencieuse, plus de quelques minutes, c'est trop dur. Eloïse attrape le bras de Stéphanie, bretonnante, implacable, se moquant de blesser :

« On a bien du malheur, ma pauv'gamine ! On peut pas dire qu't'es jolie avec ce teint jaune et que t'es si maigre mais tu pourrais quand même trouver un bon mari au lieu d'aller trimer chez les aut'. Enfin... Pisque tu veux faire cette école de Paris et qu'ta mère est d'accord, j'ai rien à dire mais je dis quand même qu'une fille c'est fait d'abord pour devenir une bonne mère de famille. Bon ! Je te fais confiance pour pas te laisser tourner la tête par les gars. Oublie-pas qu'dans la pochette j'ai mis tous les papiers qu'y faut. A ta patronne, tu montres que l'autorisation de travailler chez elle et l'attestation de bonne moralité, signée par Monsieur le Maire et Monsieur le Curé. Dis-lui surtout pas qu't'as les deux bacs et qu'tu parles des langues. Pour Plouderéc c'est bien qu'tu nous rendes fiers mais faut garder ça pour nous, sauf quand ce s'ra temps d'trouver une place où qu'y faut des diplômes, pisque c'est c'que tu veux. La parisienne-là elle croirait que tu viens faire la bonne passe qu'on est des moins que rien alors qu'c'est toi qui veux aller à Paris et qu'ta mère est d'accord. Moi, j'trouve qu'c'est bien des complications mais bon.... ! Même si ça me fait honte qu'elle vit à la colle, c'est pas juste qu'ta mère et son concubin y ont tout perdu avec ce tremblement de terre. Enfin... l'grand malheur, c'est toujours pour les mêmes. Toujours sur nous que ça tombe ! »

Piaffant d'impatience mais respectant ses aînés, Stéphanie opine. Elle aime bien sa tante et son oncle mais on étouffe sous leur toit.

Si Antoinette étouffe à cause de la rigidité parentale, elle étouffe parce que son oncle et sa tante

lui semblent d'un autre siècle, d'un monde étrange, à force d'austérité bornée.

Elle est née loin de cette mentalité aux silences lancinants comme des maux de rein. Elle est née loin de ces leçons de morale étriquant le verbe vivre.

Son enfance a navigué entre vertes oasis, grands ergs dorés, plateaux arides et Océan. Elle a fait ses premiers pas en voyant des humains se battre pied à pied contre une nature magnifique mais implacable. Les gens simples et riches de vie qui ont entouré son enfance, travaillaient dur en papotant et chantant même si remplir un agadir* pouvait tenir du miracle.

- En effet, il arrivait que Dame Nature laisse passer un nuage de criquets pèlerins. Pas une feuille, pas un brin d'herbe n'y résistait. Même l'écorce des arbres était grignotée. Sève sucée, la plante mourait. Quand plusieurs années se succédaient sans que l'Ennemi ne frappe, on fêtait les récoltes lors d'aouach* où l'on chantait et dansait. Stéphanie et ses parents y participaient, chantant et mimant des chansons françaises, au grand amusement de l'assemblée mêlant Arabes, Berbères, Européens et Touaregs. Le partage était aussi naturel que sacré. Parents et aînés étaient sévères mais capables de donner des bisous, encourageant les exploits, expliquant pourquoi ne jamais glisser la main dans un trou, qu'il soit dans le sable ou la terre, une anfractuosité de rocher et autres leçons de choses offertes au quotidien, par le quotidien.

- Etre enfant, même si on portait des guenilles, c'était être un petit roi parce qu'on se sentait

important à force d'être aimé. L'enfant était d'autant précieux que peu atteignaient l'âge adulte.

Pensée filant loin, très loin d'une famille qu'elle ne ressent sienne que par le sang, Stéphanie fixe les rails venant de Brest, comme si son regard détenait le pouvoir faire arriver le train.

Elle a besoin de retrouver la liberté que lui offrait une mixité faisant côtoyer religions et traditions dans une harmonie qui s'ignorait extraordinaire, tant elle était normalité. Là-bas quand quelqu'un était différent des autres, il ne se sentait pas exclu. Loin de les séparer, leurs différences multipliant les fêtes religieuses et nationales, copines et copains n'y voyaient qu'avantage leur offrant des friandises plusieurs fois par an.

A contrario, recroquevillée sur sa sinistrose, la tante ne peut évaluer sa chance d'avoir une nièce qui a dû grandir vite et de là, comprendre que réfléchir soulage de plus d'un souci :

« Allez... Sourie un peu ! Quand je ne serai plus là, tu auras moins de travail, moins de soucis.

– C'est vrai que j'aurai moins de linge à laver et repasser mais je vais quand même me faire du souci. Si t'avais voulu rester pour être infirmière ou même secrétaire du côté de chez nous, j'aurais pas eu de souci mais t'es comme ta mère qu'est partie à peine plus vieille que toi. Pourtant y avait le Loïc Guirec qui la voulait. C'était un beau gars, bon chrétien mais elle, elle voulait un Casanova et elle l'a eu ! Pour sûr ton père c'est un bel homme qui cause bien mais la v'là divorcée de lui et à la colle, passe qu'elle peut

plus se marier à l'église. C'est y pas malheureux, quand même ! »

Stéphanie ne compte plus les fois où elle a entendu cette litanie. Elle voudrait faire taire la pleurnicheuse mais se contente d'une rébellion silencieuse, quand ça la soulagerait de hurler :

« J'en ai marre de m'entendre reprocher d'être chez toi, comme si j'y pouvais quelque chose ! D'accord, mon père est un Casanova et ma mère vit à la colle. Mais ce n'est pas avec n'importe qui. Elle vit avec un homme tout simple, côté personnalité, mais grand monsieur côté cœur. Il nous traite comme ses propres enfants. Lui, il ne critique jamais notre père devant nous, bien qu'il n'envoie pas un sou de pension ! Pharisienne, tu parles comme si le côté Breton de la famille était parfait et l'autre à condamner mais il me semble que la tante Béatrice ne s'est pas gênée pour accepter les avances du Casanova. Ce dernier était accessoirement mari de sa sœur, père de ses neveux et nièces. Son brave homme de mari ne l'ayant pas quittée, elle peut vivre au gré d'apparences préservées. La supposée sainteté et belle moralité Bretonne repasseront longtemps avant de me convaincre. Et oui j'ai le teint jaune ! Et oui, selon tes goûts, je suis moche parce que mon cul n'a pas l'air d'une malle cabine. Moche, parce que mes joues ne sont pas rebondies et roses. J'admets collectionner les défauts physiques et psychiques, face à ce que tu considères comme perfection. Désolée, je viens d'ailleurs et au final tu m'en rends fière. Tu me rends fière d'avoir appris la

vie, auprès d'humains pratiquant le partage sans barrières, murs ou frontières. »

Pendant que sa nièce peste mentalement, Eloïse continue ses jérémiades :

« Enfin... T'as p'têt' raison d'vouloir faire le métier de secrétaire qui parle des langues. Pour sûr qu'y a que des parisiens pour chercher ça. Les filles d'aujourd'hui vous êtes pas comme nous aut'. En plus t'as mis des idées dans la tête de ta cousine. Elle veut plus être religieuse, même si ça m'aurait rendue bien fière Oui, Dame ! Bien fière. Mais les filles obéissent plus à la mère. Dame, non, pas ! Pas comme nous. Nous, on respectait les parents ! J'ai marié ton oncle, passe que sa mère et la mienne étaient voisines. On est pas comme dans les romans mais on s'entend quand même bien ! »

Enervée par une sœur et une nièce dérangeant son ordre rigide, Madame Marec branle si fort du chef que sa nièce plaint des cervicales mises à rude épreuve. Par bonheur, pour la fragilité de son tulle blanc, la petite coiffe est retenue par deux grosses épingles à chapeau. Ornées d'une grosse perle de jais, elles sont enfoncées dans un chignon encore brun, quoique maigrichon. L'Eloïse n'a pourtant que 42 ans et elle est née au XX^{ème} mais fait partie de ceux qui ne supportent pas le changement. Etrange, car de tous temps la Bretagne, fille de mer plus que de terre, a vu ses enfants voyager, découvrir, évoluant à force de savoir rencontrer d'autres cultures. Ainsi des Marec sont devenus Canadiens et d'autres, Australiens. Loin, très loin de ceux-là, calfeutrée dans son XIX^{ème}, Eloïse limite le Monde à

ses dogmes, ne voyant autrui qu'au travers d'une intransigeance qui se persuade de son exemplarité. En cela elle n'est qu'une parmi ces milliards de spécimens persuadés de détenir La vérité. Dangereux, ils existent depuis que l'humain sait parler et a commencé à s'inventer divinités et religions. Le train donnant l'impression de mettre des heures à venir la sauver, Stéphanie revoit ce jour de janvier 1960 où Monsieur Liron avait donné une dissertation ayant pour thème :

-« L'universalité de la stupidité restreint l'accès à la culture qui, seule, engendrerait la paix universelle. »

Passionnés par le sujet, ses élèves l'avaient ravi par des textes tous mieux argumentés, les uns que les autres. Plus que jamais Stéphanie remercie la mémoire d'un prof qui avait la liberté d'opinion pour thème favori, au grand damne des parents genre Eloïse. Convaincue d'avancer dans la vie, celle-ci trotte vers son église au dieu genre Père Fouettard. Elle trotte, portant la coiffe ordinaire en semaine et coiffe de dentelle, pour la grand-messe et le Pardon de Brest qui, en cette année 1963, comme seuls les Bretons le savent, se tient dans les Côtes du Nord qui deviendront Côtes d'Armor.

Enfin ! Un long coup de sifflet transperce le crachin. Telle une vedette saluant son public, la longue loco noire fait son entrée, agitant un panache de vapeur blanche, dont elle balaye le quai. Stéphanie jubile en aspirant l'odeur de charbon comme s'il s'agissait d'une précieuse fragrance.

Le présent s'estompe, envahi par le monstre d'acier palpitant entre deux quais, avant de

l'emporter vers la découverte. Elle pourrait se prendre pour un personnage de « *la Bête Humaine* » mais ses pensées volent vers Antoinette qu'elle a l'impression d'abandonner, alors qu'elles se sont soutenues pendant 3 ans :

« Je suis triste de te laisser mais j'espère te consoler par ce que ce que tu vas trouver en soulevant ton oreiller, pour faire ton lit. Un jour je t'enverrai un billet de train et on fera la fête en communiquant nos crises de rire aux rues de Paris. »

Conscience allégée par ce serment, elle embrasse Tante Eloïse et grimpe les marches de fer, d'autant reconnaissante envers Erwan, chef et guichetier de la gare de Plouderec. Bagage léger, elle peut visiter les wagons jusqu'à trouver un compartiment vide. Elle ignore que c'est la dernière fois qu'elle profite du charme des boiseries vernies, appuie-tête en dentelle de coton, filets à bagages et petits cadres racontant les beautés de la France. Elle baisse la vitre et repère Tante Eloïse qui se mouche, de la main droite et agite la gauche en signe d'adieu. Touchée par l'inhabituel de cette démonstration d'affection, elle lui envoie des baisers mais déjà le train repart et il quitte Saint-Brieuc à roues feutrées. La dernière maison dépassée, il accélère jusqu'à gommer le talus bordant la voie. La Bretagne s'éloigne vite, très vite et même si elle l'a trouvée sectaire, au travers d'un oncle et une tante difficiles à vivre, elle sait qu'ils ont fait de leur mieux, c'est pourquoi elle emporte une kyrielle de jolis souvenirs tels Antoinette, Sandrine, Malo, Erwan, Loïc et Pompon avec, en point d'orgue, la bonté engendrée par l'immense culture de l'oncle Adrien.

Parmi les souvenirs qu'elle chérit, il y a les kéveraines et bagads faisant danser au son des bombardes, bignous, violons et grosse caisse.

Il y a les longues files des pardons sillonnant les champs, derrière le curé et la chasse des reliques. Rajoutant à la tendresse, qui émane de la piété des participants, la cérémonie noie le regard dans des flots de velours, soieries, dentelles et broderies. Il y a la fête donnée en l'honneur de ceux qui partirent de l'île de Sein partis épauler leur Général. Parmi eux, le cousin Yvon qui n'en revint pas, fauché le jour du débarquement.

Sous la pluie ou au soleil, la Bretagne est une galerie de portraits qui remplit le cœur, quand elle vous entoure mais provoque un vide, quand on la quitte. C'est là que tombe la vraie pluie, celle qui glace l'âme. Stéphanie éclate en sanglots laissant les larmes couler quelques minutes. Juste le temps de laver sa peur d'être partie vers une ville inconnue et immense, toute seule.

Sombre dimanche,
que ce premier jour de septembre 1963 !

2 – Voyage au fil des images...

(Rappel - * : Voir lexique en fin de texte)

Le train roule, le train file liant campagne et villes. Regard perdu dans les paysages qui défilent, Stéphanie revoit des moments proches ou lointains. Des moments sucrés aux rires ou salés aux larmes. Parmi ceux dont elle s'éloigne, il y a des personnages semblant tirés d'un film de Pagnol, tant ils sont truculents et bons comme le pain sortant du four.

Ainsi, alors qu'elle vint acheter son billet pour Paris et les deux billets pour la micheline menant à Saint-Brieuc, Erwan proposa :

« Vu que tu pars travailler à Paris, tu dois avoir beaucoup de bagages.

– A part un sac à main et un, de voyage, j'en ai un seul mais c'est une grande malle de cuir qui pèse lourd. Elle contient des livres et toutes mes fringues !

– Amène-la ce tantôt. Je te l'enregistre en bagages accompagnés et on te la livrera à ton adresse de Paris. Pas la peine de te casser le dos, ma boudette*. Va donc demander au Loïc Gickel de l'apporter avec sa charrette. Tu lui donnes un franc et y sera content comme tout. 1 francs et pas plus ! La Marie-Louise vend le verre de gnôle 1 franc 50, alors il faut éviter qu'il ait de quoi se payer trop de gnôle parce qu'après il oublie le pauvre Pompon tout harnaché. Celui qui le voit le planté là le conduit à l'écurie de la Sandrine et le soigne. Mais le Loïc, on ne sait pas toujours où il va cuver sa cuite parce qu'il laisse le Pompon décider ; alors le gourmand s'en va là où l'herbe lui convient. Un soir les gendarmes les

ont trouvés à Rouffach, tu te rends compte ? Donc n'oublie pas, 1 franc, pas plus ou tu fais comme moi. Quand la gare a besoin de la charrette du Loïc, je donne les sous à la Sandrine. Il reçoit la pension d'invalidé de guerre, le pauvre gars, mais si c'est lui qui la touche il la change en gnôle. C'est à nous de veiller sur le seul poilu qui nous reste des trois revenus presque entiers, de 14/18. Les anciens ont perdu dix-huit gars, à la grande guerre et vingt et un, en 39/45.

– Je sais mais Tante Eloïse rouspète quand Loïc passe en brailant une chanson grivoise. Antoinette et moi ça nous fait rire mais on ne le montre pas, sinon elle devinerait qu'on comprend ce que ça veut dire. Pour la gnôle, je n'y aurais pas pensé. Merci du conseil, Erwan ! »

Le vendredi précédant le départ, Loïc est sobre. En tel cas, c'est lui qui bichonne son cher Pompon : - sabots curés, robe brossée, bouchonnée, crinière et queue peignées avec soin, Pompon pourrait participer à un concours de beauté.

Si Loïc cuve, c'est Sandrine qui procède à la toilette en pestant contre ce surcroît de travail, ce que Pompon n'apprécie pas. Que son maître soit ivre ou sobre, il est pris à témoin de tout, vu que c'est son meilleur copain puisqu'il ne le contredit jamais. En bref, s'il était chat, ce vendredi matin il ronronnerait tant Loïc le bichonne en lui racontant des secrets passionnants. Comme il est cheval, il écoute, oreilles frémissantes, charmées par le son de la voix préférée. Il frotte sa tête contre la solide épaule et ses yeux caramel-foncé fondent de tendresse.

Passant commande de la course, Stéphanie tient à donner 10 francs à Sandrine qui se confond en

« C'est trop, ma boudette* !

– On se connaît maintenant ma Sandrine, alors tu sais que je ne te donne pas cette somme comme le prix d'une course mais pour participer à l'achat de ta future machine à laver. »

Pour toute réponse, Sandrine lui colle un gros bécot, regard humide. Quand on démarre pour aller à la maison chercher la malle, Loïc reçoit le franc avec autant de joie :

« Merci la Fanette ! J'ai d'quoi m'payer une 'tite gnôle à ta santé. –

– Ouaip ! ... T'auras pas plus qu'une, frerot, passe que j'ai fait tes poches pour pas qu'tu prennes 'core la grosse mufflée ! »

Peste la cadette, poings sur les hanches, menton levé et regard bien senti.

Grâce à Loïc et Pompon, transporter la malle se change en balade inoubliable. Alors qu'on en connaît chaque mètre par cœur, c'est autre chose que de traverser le village du haut du banc de bois, au chant du « clip-clop, clip-clop » des larges sabots du Breton alezan imposant par la taille mais doux comme un poulain. Arrivées devant la gare, elles lui offrent des morceaux de pomme. Les croquant, il semble dire « je me régale ». Autant pour lui, que pour son maître, elles prolongent remerciements et caresses :

« Merci, Pompon ! Tu es le meilleur et le plus beau cheval du Monde. On te le dit une fois de plus, tu es

bien plus beau qu'un tracteur et tu sens bien meilleur !

– Ca m'fait ben plaisir que vous disez tout l'temps ça, la Stéphanie et l'Antoinette ! Les aut' y disent qu'je suis qu'un plouc attardé passe que ma charrette elle ira plus vite si j'prends l'tracteur. M'en fous que j'réponds ! L'tracteur y pue le gazole et y saura pas m'empêcher d'verser dans l'fossé si j'ai un coup dans l'nez ! L'Pompon y s'arrête tout seul dans l'herbe et y bouffe en attendant qu'j'ai cuvé. En plus, t'as d'jà vu un tracteur faire « oui » d'la tête et gigoter ses oreilles quand tu lui cause ? Moi, j'ai jamais vu un tracteur faire ça, même quand j'ai ma cuite où qu'je vois des trucs bizarres. Et pis, son crottin c'est bon pour l'potager, mes p'tits copains, les moineaux et les hirondelles, passe que l'crottin ça attire les mouches ! Y a des nids, dans l'étable, près d'la stalle du Pompon. L'Pompon si qu'on l'aime y comprend tout c'qu'on dit. Si qu'on l'aime pas, y fait sa tête de mule qui comprend rien. Y a ben raison passe que y a que les couillons pour pas aimer mon Pompon et rigoler d'moi passe que j'aime pas l'tracteur !

– Vous allez me manquer, tous les deux. J'aime entendre les sabots de Pompon faire chanter la rue devant chez nous ! »

Recevant un baiser sonore de chacune, Loïc sort son grand mouchoir à carreaux bleus, pour essuyer des larmes lourdes de bonté chavirée et sans doute lourdes de solitude qui n'ose pas se dire :

« Ben... ! A nous aussi tu vas manquer, la Stéphanie. Fais ben attention à toi qu'à Paris y a des

gens pas comme chez nous, Dame !... Si qu'j'avais trouvé une femme, j'aurais été ben content d'avoir des gamines comme vous deux. Mais avec l'éclat d'obus qui m'a cassé un côté d'la figure, dans la Somme, normal qu'aucune aurait voulu de moi.

Antoinette dénia, de la tête :

– Nous, on ne pense pas comme toi. Tout le village t'aime, alors quand tu étais jeune une fille t'aurait aimé, si tu lui avais parlé !

– J'pense pas mais c'est gentil d'me parler d'la sorte, la Toinette ! A la revoyure, la Stéphanie.

Ce fut l'une des rares fois où il parla ainsi à des êtres humains. Seul Pompon l'entend parler de lui et parce qu'il est cheval, il sent le chagrin et fait ce qu'il peut, pour consoler.

Le train roule, le train file...

Regard plongé dans un paysage aux couleurs adoucies par la brume, elle ferme les yeux et s'évade vers les couleurs éclatantes de son pays natal.

Est-ce le compartiment ou son imagination qui exhale le parfum de figuiers, agrumes, menthe et roses qu'on cueille au petit matin ? ...

Elle est si loin du présent, qu'elle retrouve le parfum de girofle et d'ambre de Nounou Zohra. Ses pensées s'évadant, le balancement ferroviaire devient bercement maternel.

La voilà petit enfant dans les bras à la peau chaude, enjolivée par des reflets bleus dus à l'indigo du haïk. Elle est si loin, si bien, que même si elle n'a avalé qu'un bol de café au lait, à 5 heures du matin, elle n'a pas besoin de sortir le pique-nique préparé par une Antoinette aux yeux pleins de larmes. Elle